

## VILLERS-ROBERT (JURA) et MARCEL AYMÉ

Notre commune a un long passé.

Le site a été habité par les gallo-romains, a subi les invasions barbares et a été pacifié par l'évangélisation et le développement de la vie monastique dans la région.

Le nom de Villers-Robert (ou Villeroberth) apparaît au début du 13<sup>ème</sup> siècle. Le territoire passa entre des mains assez puissantes pour construire un château-fort et une église. Le village connut l'invasion française de 1479 et les pillages de la guerre de Dix Ans 1636 - 1646). Le château-fort fut détruit, reconstruit, puis de nouveau détruit. Il n'en reste qu'un linteau de cheminée, au Moulin, qui porte la belle devise : « Obesse nulli, prodesse multis » (Ne nuire à personne, porter secours à beaucoup).

Le 18<sup>ème</sup> siècle fut marqué par la lutte acharnée de nos ancêtres pour détacher Villers-Robert de la paroisse de Souvans, ce qui prit ... cent ans. De ces périodes passées, subsiste la grande et belle «église, reconstruite en 1835.

Un manoir en briques, datant de 1712, inhabité, a malheureusement été détruit par un incendie en 2019. Comme l'écrit le sous-préfet de Dole en 1841, Villers-Robert est un village « insaisissable », qu'on ne voit que quand on y arrive, l'habitat, grâce à la présence de puits, étant dispersé.

Au début du 19<sup>ème</sup> siècle, la commune a deux tuileries sur son territoire. L'une appartenait à M. DE BALAY, et l'autre fut vendue à Auguste MONAMY.

C'est de ce personnage, et de sa descendance que nous allons vous raconter l'histoire.

Auguste MONAMY né à Tassenières en 1836, il épouse en 1858 Marie Françoise CURIE, née la même année à Séligny. C'est donc en 1862 qu'il acquiert à Villers-Robert une tuilerie, à l'extrémité du village en direction de Séligny.

Plus tard, il a exploité le Moulin, qu'il légua à son fils Alix, maire de Villers-Robert pendant plusieurs décennies.

Auguste et Marie Françoise eurent sept enfants. L'aîné, Arthur, fut élève de Saint-Cyr et Lieutenant des troupes coloniales. Il mourut de fièvres en 1886. L'aînée des filles, Emma, née en 1863, fut la mère des six enfants AYMÉ, **dont Marcel, l'écrivain, était le benjamin.** Elle avait épousé, en 1886, Faustin Joseph AYMÉ, originaire du Deschaux, sous-officier maréchal-ferrant au 1<sup>er</sup> régiment de Dragons. Leurs enfants sont nés au gré de ces garnisons : Gray, Lure, Joigny.

L'histoire de la tuilerie de Villers-Robert peut être abordée de deux manières :

1. En décrivant sommairement les activités de cette petite industrie du Second Empire et de la troisième République.
2. En retrouvant dans l'œuvre de Marcel AYMÉ, à travers ses quatre romans « de la campagne » et ses contes et nouvelles, la description d'un milieu rural et villageois entre la guerre franco-prussienne de 1870 et la guerre de 1914-1918.

X

X

X

S'agissant de la tuilerie, l'argile et le sable étaient extraits de l'autre côté de la route de Séligney, dans une carrière toujours visible grâce à ses grands arbres, transportés par tombereaux tirés par des bœufs ou des chevaux, et malaxés sur le site par un rouleau tournant entraîné par un cheval. Dans un grand hangar étaient installés les moules, les presses et les claies de séchage. En contrebas se trouvait le four, ouvrage essentiel de l'installation.

On fabriquait **des tuiles plates, des briques, des carreaux de sol carrés comme ceux du chœur de l'église -ou hexagonaux – des tomnettes – et ce qu'on appelait des tuileaux, grandes tuiles épaisses.**

Le moulage et les presses fonctionnaient à la main. Mais, dès 1890, Auguste MONAMY avait fait installer des presses à vapeur, produisant des tuiles mécaniques, plus solides que les tuiles plates, estampillées « **Monamy A. Villers-Robert. Jura** » dont il reste quelques exemplaires.

L'activité de la ferme était réduite, car la superficie disponible était inférieure à dix hectares. De la taille de l'écurie, on peut déduire qu'il y avait quelques vaches, un ou deux chevaux, des porcs dans la soue à cochons au pignon de la chambre à four, et des volailles dans un appentis au pignon sud de la ferme, aujourd'hui disparu.

X

X

X

Marcel Aymé et sa sœur arrivent à la Tuilerie à la suite de la mort prématurée de leur mère en 1904. Les aînés sont mis en pension et les deux plus jeunes sont surveillés par leurs grands-parents maternels. A leur arrivée, l'activité de la tuilerie est déclinante. Il reste quelques ouvriers, mais la santé des grands-parents est mauvaise. Le grand-père ne voit plus très clair et la grand-mère est percluse de rhumatismes. Lui meurt en 1908 et elle en 1910.

A partir de 1910, les deux enfants sont sous la garde de Léa MONAMY, leur plus jeune tante, qui tenait une mercerie à Dole.

Quelles sont les expériences majeures du jeune Marcel pendant ces six années, alors qu'il a de deux à huit ans ? Et quelle est leur influence sur sa vie et son œuvre ?

- Une grande solidarité familiale qui lui fait presque oublier son état d'orphelin – il appelait sa grand-mère « maman ».

Cette solidarité s'exerçait aussi en dehors de la famille, dans la mesure où le grand-père, élu républicain, recevait tout le monde à la Tuilerie et au Moulin et rendait de nombreux services.

Toute sa vie, Marcel AYMÉ a apporté son aide aux uns et aux autres. Dans son œuvre, il manifeste en permanence de la tendresse pour les faibles et les opprimés.

- La dureté des conflits à l'intérieur même du village, en pleine période d'application de la loi Combes, de séparation de l'Église et de l'État.

Auguste MONAMY était le chef de file des « Républicains », anticléricaux et favorables à la loi Combes.

A Villers-Robert, il était minoritaire : conseiller municipal pendant plusieurs décennies, il ne fut maire que brièvement, en 1870-71, au moment de l'invasion des Prussiens. Il raconte lui-même, que ceux-ci l'ont promené dans le village, baïonnette dans les reins, pour trouver du vin blanc, car il n'y avait que du vin rouge à la Tuilerie.

En revanche, il fut élu conseiller général à plusieurs reprises et président du Conseil d'Arrondissement pendant la période Jules Grévy.

Marcel AYMÉ évoquera ces conflits dans ses œuvres, notamment, d'une manière forte, dans la « Jument verte ».

Il avait gardé un mauvais souvenir de brimades à l'école ou à l'église, si bien qu'il refusera toute sa vie d'adhérer à un parti, un club ou un groupe d'opinion.

- L'importance de l'école et de la camaraderie entre les enfants, même lorsque les parents cherchaient à les opposer. Chaque jeudi, jour sans classe, les écoliers se retrouvaient dans une cabane construite par le grand-père en face de la Tuilerie, pour jouer aux cartes, fumer ou raconter des histoires plus ou moins salaces. En rentrant chez eux, ils s'arrêtaient à la Tuilerie, où la grand-mère distribuait le pain et le chocolat.

- La proximité avec les travaux de la terre et des animaux domestiques ou sauvages.

De nombreux critiques ont observé la justesse des descriptions de l'activité rurale dans l'œuvre de Marcel Aymé, notamment dans « Gustalin » ou « La Vouivre ».

Les animaux étaient partout à la Tuilerie : l'abreuvoir, accolé au puits, était devant la porte d'entrée de la ferme et Marcel les croisait chaque jour.

La forêt était proche et sangliers, chevreuils, renards et lièvres, sillonnaient la plaine.

L'étang, bien présent dans « La Vouivre », est à cent mètres de la Tuilerie, et la rivière, l'Orain, coule au bas de la prairie.

Cette proximité explique l'aisance de l'écrivain dans ses rapports avec la nature et la facilité avec laquelle il a su parler des animaux et les faire parler.

Ce n'est donc pas par hasard que Marcel AYMÉ a écrit « Les contes du chat perché », créé le personnage du chien Museau dans « Gustalin » ou écrit ce petit chef d'œuvre intitulé « Les chiens de notre vie ».

X

X

X

La tuilerie fonctionnera jusqu'en 1920, puis fut totalement démontée et les matériaux vendus. L'activité de la ferme se poursuivit jusqu'en 1936-1937, grâce à la famille GAY.

De janvier à juin 1927, Marcel AYMÉ, convalescent, passera six mois à la Tuilerie, dans l'ancienne maison des tuiles, un peu rafraîchie pour l'occasion. C'est là qu'il a écrit son deuxième roman « Aller retour », publié en octobre 1927.

Pendant ce séjour solitaire, ses repas, préparés à la ferme par Camille GAY, lui étaient apportés par sa fille Yvonne, jeune sœur d'Auguste GAY, que tout le monde appelait « Gugu » et qui a été de nombreuses années le facteur très populaire de Villers-Robert.

Marcel AYMÉ est revenu à Villers-Robert à plusieurs reprises, dans les années 1930, puis après 1945, à l'occasion d'évènements familiaux. On retrouve une forte trace de ses souvenirs dans son œuvre, notamment dans les quatre romans dits « de la campagne » :

La Table- aux- crevés,	prix Renaudot	1925
La Jument verte		1933
Gustalin		1937
La Vouivre		1943

et dans « Les Contes du chat perché », publiés entre 1936 et 1946.

Villers-Robert apparaît dans ses romans, sans que la description soit très exacte, sous plusieurs noms :

Chesnevailles	dans	« Gustalin »
Vaux-le-Dévers	dans	« La Vouivre »
Cautagrel	dans	« La Table-aux-crevés »
Claquebue	dans	« La Jument verte »

X

X

X

Marcel AYMÉ a utilisé dans ses romans le parler local, encore vivant au début du 20<sup>ème</sup> siècle, et que parlaient ses camarades d'école.

Certains passages sont des merveilles de reconstitution du patois bressan, notamment dans « La Table-aux-crevés » et « Gustalin », qui n'ont pas leur équivalent dans la littérature contemporaine.

Robert ROUFFIANGE, professeur à l'Université de Dijon, a publié en 1989 une étude remarquable et passionnante sur ce sujet, intitulé :

« Le parler paysan dans les romans de Marcel AYMÉ »

X

X

X

Pour conclure, il convient de laisser Marcel AYMÉ parler lui-même de son enfance, qu'il raconte dans « Les jours » en 1960.

« Chez mes grands-parents, à Villers-Robert, j'ai passé six années qui m'apparaissent aujourd'hui une longue existence. A l'extrémité du village dont elle était séparée par un petit bois dissimulant les autres maisons, mon grand-père avait une tuilerie construite presque au bord de la forêt. J'avais trois ans et demi lorsqu'on m'envoya à l'école du village. Sans être spécialement doué ni appliqué, j'ai fait de solides études à l'école primaire où je suis resté cinq ans. Les études primaires sont partout d'une extrême importance, mais l'enseignement du maître d'école et la vie campagnarde forment un tout cohérent. L'histoire, la géographie, l'arithmétique entraient dans nos esprits de petits villageois avec des références sensibles. L'hectare ou le quintal n'étaient pas pour moi des notions abstraites, l'un étant représenté par un certain enclos et l'autre par les sacs de farine que je voyais manipuler au moulin chez mon oncle... ».

Note : La Tuilerie, c'est à dire ce qu'il en reste : la ferme, la chambre à four, l'ancienne maison du tuilier, largement restaurée, ainsi que les terres qui l'entourent, sont encore la propriété des descendants directs d'Auguste MONAMY :

Son inscription, depuis trente ans, à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques et la définition, en 2020, d'un nouveau périmètre de protection bien adapté, ont permis de conserver à ce lieu, son caractère rural et sa vocation d'accueil et de sérénité.

Jacques SENNEPIN